

Alex Capus

Du rêve à l'audace

Douze destins d'exception

Traduit de l'allemand par Monique Baud



ÉDITIONS
CABÉDITA
2022

Les Éditions Cabédita bénéficient d'un soutien de l'Office fédéral
de la culture pour les années 2021-2024

Couverture : © Adobe et Musée de l'Élysée
© 2019. Carl Hanser Verlag GmbH & Co. KG, München
Titre original : *Himmelsstürmer*

© 2022. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13B – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet : www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-934-8

Avant-propos

Je ne prétends pas que Christophe Colomb était Suisse – mais j’en suis assez convaincu. Car à l’époque où son aïeul fit son apparition à Gênes, surgissant de nulle part, les chevaliers de Colombey venaient de vendre leurs propriétés sur les rives du Léman et avaient disparu sans destination connue, délogés par le duc de Savoie, beaucoup plus puissant – et peu après, un certain Giacomo Colombo s’établissait aux portes de Gênes. De là à conclure que c’est précisément un Suisse qui a découvert l’Amérique, peut paraître un peu téméraire et, à première vue, pas particulièrement important. L’essentiel est que Colomb *a découvert* l’Amérique, nous procurant ainsi l’accès à la tomate, à l’ampoule électrique et à l’esprit de la Déclaration d’indépendance. Mais si quelqu’un s’avisait de comparer l’ADN du grand navigateur, dont les descendants vivent dans l’entourage de la riche duchesse d’Albe à Madrid, avec le patrimoine génétique des habitants de Colombey sur le Léman, c’est avec un grand intérêt que j’examinerais les résultats.

Les chevaliers de Colombey vivaient du commerce transalpin : la soie et les épices de Gênes transitaient vers les villes du nord, et en sens inverse, on transportait de la laine, du fromage, du cuir et de la quincaillerie. La petite ville d’Olten, où je vis, se trouve sur cette voie commerciale et la terrasse du restaurant Stadtbad offre une charmante vue sur l’Aar, rivière par laquelle, pendant des siècles, les péniches des marchands descendaient vers le Rhin et continuaient jusqu’à Cologne et Amsterdam. Il se pourrait donc que des ancêtres de Colomb aient fait escale ici à Olten et se soient débarrassés de la poussière du voyage dans les

bains municipaux – donc au Stadtbad, la plus ancienne auberge de la ville.

Si cette terrasse était un véhicule à remonter le temps, je pourrais y faire toutes sortes de plaisantes observations. Le long de l'Aar, je pourrais voir marcher Bertolt Brecht, qui passa une nuit à l'Hôtel Bornhof et écrivit à propos d'Olten : « un endroit désolé ». En automne 1916, je verrais Lénine, qui rencontra à l'Hôtel Aarhof les deux assistants dentaires russes du Dr Siegrist, qui, d'après le registre des habitants, vivaient juste à côté de ma maison, à l'Elsastrasse 11, peut-être aussi Rosa Luxemburg, qui devait probablement inciter à la révolte les ouvriers de la fabrique de camions Berna, et le 20 juin 1878, Friedrich Nietzsche, qui, sur le Froburg d'Olten, admira le panorama des Alpes et s'inscrivit ensuite dans le livre d'hôtes. Je verrais les péniches des émigrants qui se rendaient au Havre et à Amsterdam, puis une servante bernoise appelée Marie Grosholtz en route pour Londres, qui allait devenir célèbre dans le monde entier sous le nom de M^{me} Tussaud, ou le jeune Mozart, âgé de dix ans, qui passa un peu en amont au printemps 1766, ou encore l'avion de combat américain qui s'écrasa dans la forêt, et l'aéronef d'Eduard Spelterini, qui disparut derrière l'Engelberg. Je verrais des soldats napoléoniens et des légionnaires, des croisés et des Celtes, des Lombards et des blindés américains peints en blanc, transportés de nuit jusqu'en Yougoslavie sur des wagons de la *Deutsche Bahn*.

Je m'installe volontiers ici et je contemple la rivière au-dessous de moi ; et j'aime beaucoup ma petite ville. Mais je suis loin d'imaginer qu'elle se distingue, de quelque façon que ce soit, des cinq mille autres villes d'Europe, petites ou grandes. Chaque ville, ou presque, se trouve au bord d'un cours d'eau sur lequel ont passé autrefois des Vikings, des rêveurs ou des rebelles, et il y eut partout des enfants illégitimes de servantes déshonorées, ayant souffert de méchantes belles-mères, d'idées fixes ou d'infirmités physiques, et innombrables sont les garçons et les filles misérables ayant émigré lors de famines, de guerres ou d'épidémies, pour conquérir le monde. Peut-être Colomb

n'était-il pas du tout Suisse, mais plutôt Corse, Frison ou Bosniaque, je ne vais pas l'exclure – du moins jusqu'à la révélation des analyses ADN des Colombey du Léman.

Lorsque j'observe ce qui se passe sur ma rivière, il me semble qu'ici, tout être ayant jamais existé a passé à un moment ou un autre et que tout le monde connaissait tout le monde ou du moins chacun connaissait quelqu'un qui connaissait quelqu'un qui avait affaire avec un autre; à cela s'ajoute que nous sommes tous les petits-enfants de nos aïeux et les grands-parents de nos descendants. En tous les cas, je crois fermement que tous les êtres humains sont frères – ce qui résulte déjà uniquement du fait génétiquement prouvé que seize millions d'hommes vivant actuellement sont des descendants directs de Gengis Khan ou que ma tante Nayid – à savoir l'épouse du second frère de mon père – était l'arrière-petite-nièce de l'avant-avant-dernier shah de Perse; ou du fait historiquement démontrable que moi-même, lors du percement du nouveau tunnel ferroviaire du Lötschberg, j'ai fait un brin de causette avec le prince Charles. Il me dit alors: *It's rather noisy, isn't it?*, à quoi je répondis: *It is indeed, Your Royal Highness*. Nous sommes tous frères et sœurs et tout dépend de tout; c'est pourquoi tout est important – la moindre de nos actions, la plus infime de nos abstentions. C'est ce que je crois, et c'est pour moi un constant réconfort et un grand plaisir.

Olten, sur la terrasse du *Stadtbad*, février 2008

Marie Tussaud



Vers 1765, si personne ne nous a menti, on pouvait voir, dans les rues de l'ancienne et puissante ville de Berne, une fillette de quatre ans, nommée Marie, porter le linge jusqu'à l'Aar, aller chercher du pain chez le boulanger et hisser péniblement du bois de chauffage dans les escaliers. Elle ne se distinguait en rien des autres enfants qui, par centaines, s'affairaient à la *Kramgasse*, la *Gerechtigkeitsgasse* et la *Judengasse* et dont la plupart allaient bientôt mourir du

choléra, de la tuberculose, de la diphtérie ou d'une mauvaise alimentation. Mais Marie survécut grâce à la chance, une santé robuste et une sollicitude affectueuse, puis elle connut une vie fabuleusement longue. Elle découvrit le monde, fréquenta les châteaux les plus prestigieux, se consuma dans les oubliettes les plus sombres et échappa de peu à la guillotine, alors que le bourreau lui avait déjà rasé la tête. Lorsqu'elle mourut à un âge avancé, elle était connue dans le monde entier comme l'artiste la plus douée en affaires.

Tout avait cependant très mal commencé. Sa mère, Anna Walder, était domestique à Strasbourg et n'avait que dix-sept ans lorsqu'elle tomba involontairement enceinte, probablement

d'un mercenaire de Francfort âgé de vingt-huit ans, Joseph Grosholtz, qui allait succomber à ses blessures de guerre peu avant la naissance de l'enfant. En tous les cas, la mère était seule quand les douleurs de l'accouchement commencèrent. Et lorsque la petite Marie fut baptisée le 7 décembre 1761 à l'église Saint-Pierre, ni la mère ni le père n'étaient présents, d'après le registre des baptêmes; il n'y avait que la sage-femme et le sacristain, qui fit office de parrain. Abandonnées ainsi seules, dans la misère la plus complète, la fillette et sa mère, qui était elle-même encore une enfant, auraient dû inévitablement finir dans le ruisseau, chassées de la maison par le maître des lieux, repoussées par les membres de la famille qu'elles auraient pu avoir quelque part; elles auraient alors bientôt succombé sans laisser la moindre trace à la postérité.

Cette fois cependant, les choses ne suivirent pas leur cours habituel, car un ange, un sauveur, apparut. Philipp Curtius avait vingt-quatre ans; issu d'une famille aristocrate de Stockach au bord du lac de Constance, il travaillait comme médecin. Il avait certainement rencontré Anna Walder un jour quelque part, peut-être peu après la naissance de Marie, mais peut-être aussi plus de neuf mois avant. Dans les années qui suivirent, d'aucuns prétendirent que Curtius était le père biologique de Marie, et non Grosholtz, car en mars 1761, au moment où selon toute vraisemblance Marie fut engendrée, celui-ci ne se trouvait pas du tout à Strasbourg, mais sur les champs de bataille de la guerre de Sept Ans avec le général Würmser. Toutefois, aucun soldat du nom de Grosholtz ne figure sur les listes de soldes du général, et d'autre part, on ignore le lieu de séjour de Curtius au moment de la conception. On peut cependant imaginer avec quelque certitude que c'est le jeune docteur et non le «vieux» soldat qui était aux côtés d'Anna. En tous les cas, soixante-dix ans plus tard, Marie écrivit dans ses mémoires que Curtius avait été là lorsque sa mère était dans la détresse, qu'il les avait conduites toutes deux à Berne et hébergées dans une maison où il ouvrit son cabinet médical.

Les événements ont en effet pu se dérouler de cette façon.

Mais il est étrange que les noms de Curtius et de Grosholtz n'aient jamais été enregistrés dans les annales de la ville de Berne, ni dans le registre des habitants, ni dans le recensement de 1764. De deux choses l'une : soit la petite famille s'était installée clandestinement à Berne, sans s'annoncer aux autorités – ce qui aurait été difficile mais pas impossible, soit Marie, dans sa vieillesse, s'est simplement forgé une enfance bernoise pour donner à son parcours de vie une origine suisse et donc neutre. Mais ce qui est vrai et incontestable, c'est que, durant toute sa vie, Curtius lui resta attaché avec une tendresse toute paternelle, qu'il demeura fidèlement auprès d'Anna Walder et qu'il n'épousa jamais une autre femme. D'ailleurs, fait révélateur, au seuil de la mort, il désigna Marie comme sa seule héritière.

Il se peut, ou non, que Marie ait grandi dans la ville des Zähringen, qui s'était enrichie au fil des siècles grâce aux impôts que les autorités prélevaient sur les paysans et à la solde de jeunes hommes que l'on avait envoyés guerroyer aux services étrangers. Les palais en molasse grise, bâtis par les patriciens sur la presqu'île de l'Aar, s'élevaient de plus en plus hauts et massifs, les résidences d'été qu'ils se faisaient construire à l'extérieur des murs de la ville devenaient toujours plus somptueuses. Les messieurs des familles dirigeantes portaient des perruques poudrées et les dames de larges robes à panier ; ils faisaient étalage de tabatières en argent, de délicates ombrelles de soie, de meubles précieux qu'ils avaient commandés à Paris chez les fournisseurs du Roi-Soleil et de sa cour. Et toute personne qui se respectait, parlait français et non le dialecte bernois comme les paysans.

Plus les familles Wattenwyl, Tschärner, Graffenried, Steiger et von Steiger s'élevaient au-dessus du peuple, plus elles veillaient jalousement sur leurs privilèges. La ville, dont les portes étaient toujours restées ouvertes au Moyen Âge, se referma peu à peu face à tout ce qui était étranger. Les bourgeois ne gouvernaient plus dans une liberté républicaine, mais s'inclinaient devant la dictature de la noblesse d'argent dans un climat de crainte et d'oppression. Si les paysans, dans les villages, se révoltaient contre des impôts trop élevés, les meneurs étaient

Table des matières

AVANT-PROPOS.....	7
MARIE TUSSAUD.....	10
JEAN-PAUL MARAT.....	20
REGULA ENGEL.....	32
FERDINAND HASSLER.....	43
SAMUEL JOHANN PAULI.....	54
HANS JAKOB MEYER.....	66
MARIA MANNING.....	78
ADOLF HAGGENMACHER.....	90
EDUARD SPELTERINI.....	101
ISABELLE EBERHARDT.....	123
PIERRE GILLIARD.....	134
FRITZ ZWICKY.....	145
SOURCES.....	155
ILLUSTRATIONS.....	164
TABLE DES MATIÈRES.....	165